

Scritti corsivi / Écrits corsaires

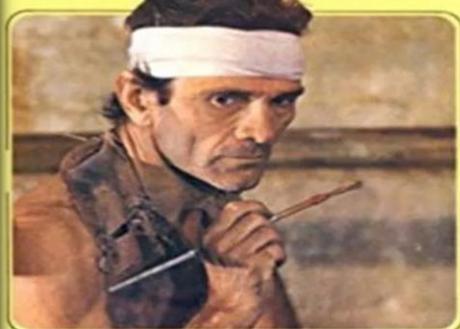
(Extraits choisis)

Pier Paolo Pasolini

1975

PASOLINI

ÉCRITS
CORSAIRES



Champs Contre-Champs
Flammarion



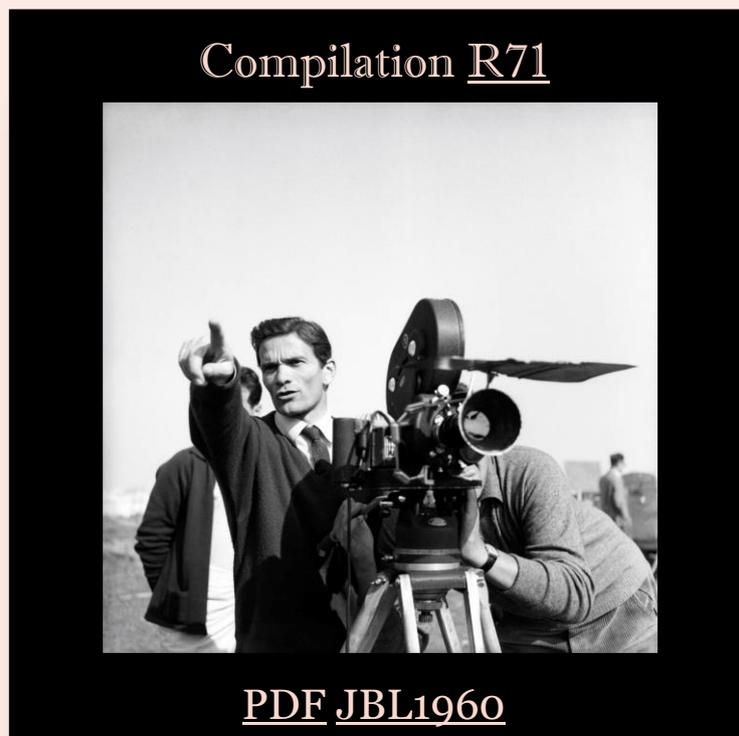
Compilés par Résistance 71

Version originale PDF de JBL1960

Février 2024

SOMMAIRE

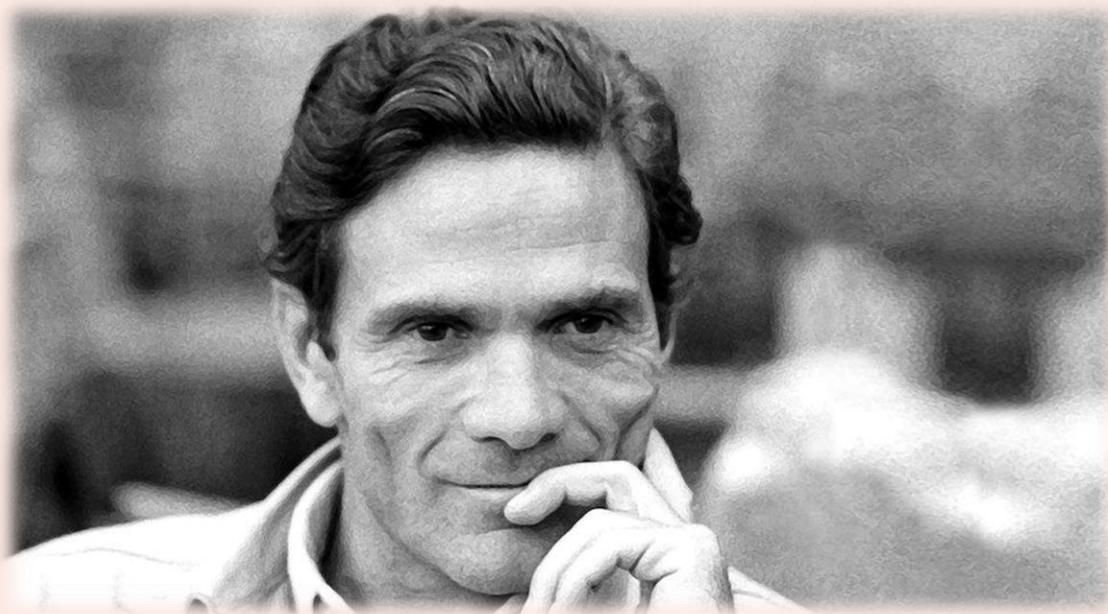
- P. 3 SOMMAIRE
- P. 4 Avant-Propos de R71 de Scritti corsivi / Écrits corsaires
- P. 7 Note de R71
- P. 8 Le discours des cheveux
- P. 9 Analyse linguistique d'un slogan
- P. 10 Défi aux dirigeants de la télévision
- P. 12 Étude sur la révolution anthropologique en Italie
- P. 13 Le véritable fascisme et donc le véritable antifascisme
- P. 15 Extraits d'un entretien avec Guido Virginie pour le journal Il Mondo
- P. 16 Église et Pouvoir
- P. 18 Le roman des massacres
- P. 19 Réponse à une enquête sur la démocratie chrétienne et les intellectuels
- P. 20 Pasolini réplique sur l'avortement
- P. 22 2nde Partie du livre : Pièces à conviction – L'Église, les pénis et les vagins
- P. 23 Le génocide
- P. 25 Fasciste
- P. 27 Quelques poèmes de Pasolini
- P. 30 Au sujet de son œuvre cinématographique



Scritti corsivi / Écrits corsaires (Extraits choisis)

Pier Paolo Pasolini

1975



Compilés par Résistance 71 - Février 2024

Avant-propos de R71 : À l'instar de Guy Debord, qu'il complète parfaitement à notre sens, Pier Paolo Pasolini et son œuvre à la fois écrite et cinématographique demeurent des plus pertinents en ces temps de décadences et déchéances totales, par leurs critiques radicales de la société du spectacle pour l'un et société de consommation, nouveau fascisme, pour l'autre.

Pour mieux comprendre, résumons d'abord la question de qui était Pier Paolo Pasolini (1922-1975) ?

Né à Bologne en 1922, il grandira sous l'ère fasciste mussolinienne. Il fait des études peu remarquables, mais est attiré très tôt par l'écriture et la poésie. Il écrit un recueil de poèmes remarqué en langue du Frioul et s'affirme contre la "dictature pétrarquiesque lyrique de la langue italienne". Avid lecteur, il découvre Antonio Gramsci qui l'amène au marxisme. Pasolini se revendiquera toujours communiste, naviguera dans la sphère du Parti Communiste Italien (PCI), mais en sera toujours un électron libre, refusant le dogme et fut aussi mis à l'écart suite à la divulgation de son homosexualité, ce qui gêna le parti.

Pasolini continue d'écrire non seulement de la poésie, mais aussi des romans, des essais politiques, il contribue par ses analyses et essais à la ferveur de la presse italienne d'alors en publiant régulièrement dans différents journaux bien

établis comme *Il Corriere Della Sera*, *Il Mondo* ou *Il Tempo*. Il navigue également dans le milieu artistique et du cinéma même s'il ne réalisera son premier film que vers 40 ans. À la Cinécitta de Rome, il devient scénariste, notamment de Franco Rossi et de Mauro Bolognini et collabore avec Federico Fellini sur divers projets. À partir de cette époque et par ses rencontres, Pasolini prend conscience, à l'encontre du dogme marxiste et à l'instar de la pensée anarchiste, de la portée révolutionnaire de ce que Marx et Engels appelaient le "Lumpenproletariat" ou sous-prolétariat. Il voit dans le petit peuple du sous-prolétariat urbain une certaine relation ascétique à la vie, une certaine humilité naturelle qui lui rappelle les sociétés proto-chrétiennes. À partir de là, Pasolini ne peut plus être en phase avec un marxisme orthodoxe. Son premier film en 1961, "Accatone", réalisé à l'âge de 39 ans alors qu'il est déjà un écrivain, poète et scénariste connu, reflète cet état d'esprit et de fascination. Il y met en scène le petit peuple de la magouille de rue remarquablement incarné par son acteur fétiche Franco Citti. Le film défraya la chronique et fut classée dans la "chaste Italie" comme "film immoral", parce qu'il mettait en scène le réel dont on ne pouvait, ne devait pas parler, ce peuple de la rue, de la misère et de l'incertitude faisant tache dans une Italie se voulant progressiste.

Dès lors, tous les films de Pasolini défrayèrent la chronique. Il revisite de manière crue et dépouillée la tragédie grecque avec *Œdipe roi* en 1967, *Médée* en 1970. S'il attaque sans cesse l'Église et son hypocrisie, qui lui vaut une condamnation par le Vatican et bien des déboires avec la critique, Pasolini comprend néanmoins la spiritualité profonde chrétienne hors dogme qu'il respecte et encense. En 1964, il réalise ce que le Vatican soi-même sanctionnera comme "le meilleur film jamais réalisé sur la vie de Jésus" : "L'évangile selon St Matthieu" (1964), qui ne retient des évangiles que le Christ subversif et révolutionnaire, celui qui entre autre, chasse les marchands et les monnayeurs du temple.

Dans les quelques années qui précédèrent sa mort tragique, assassiné brutalement sur une plage de Rome par une nuit de novembre 1975, Pasolini se fait plus présent, plus agressif envers ce qu'il juge le fascisme suprême moderne : la société de consommation et ses turpitudes, corruptions et déchéances induites de la société humaine avilie. Il écrit des articles lucides et critiques dans la presse, attaque les partis politiques mafieux, dénonce la corruption, critique les communistes marxistes orthodoxes et le dogme du PCI. Il est manifestement au courant de certaines des opérations du Gladio, armée secrète de l'OTAN et de la stratégie de la tension menée alors en Italie. Certains de ses derniers entretiens font de lui sans aucun doute une cible puisqu'il refuse de se taire.

Puis en 1975, il réalisera son dernier film, classé comme le plus subversif et controversé de l'histoire du cinéma, adaptation du roman du Marquis de Sade : "Les 120 journées de Sodome", que Pasolini contextualise dans la république fasciste de Salò à la fin de la seconde guerre mondiale. Le film, toujours

aujourd'hui des plus choquants, est une critique acerbe de la société italienne et de la société moderne au grand large, de son hypocrisie et de l'inéluctabilité de la persistance de la déchéance et de la dépravation tant que ses piliers demeurent, piliers clairement explicités dans le film par la présence des quatre commanditaires, oligarques, sadiques et voyeurs, symboles d'une société en décrépitude finale.

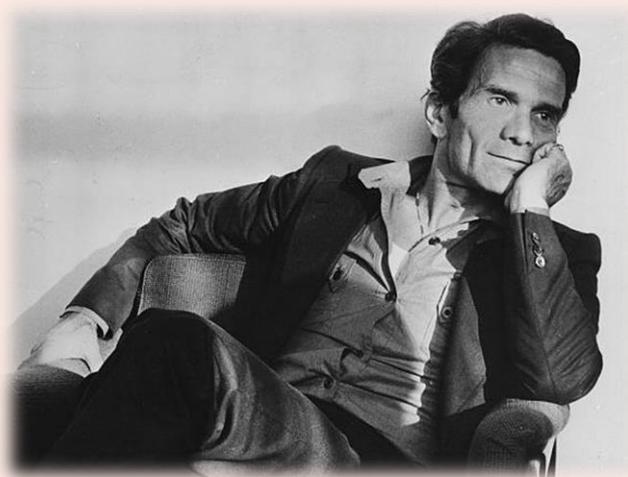
Il sera brutalement assassiné en bande organisée par une nuit de novembre 1975 sur la plage d'Ostia à Rome. L'habituel bouc émissaire en la personne d'un jeune homosexuel sera mis en place, ne pouvant malgré tout cacher l'assassinat politique dont fut victime Pasolini.

Les extraits que nous publions ci-dessous sous format PDF, est un recueil qu'on peut considérer comme testamentaire de ses écrits dans la presse italienne moins d'un an avant son assassinat.

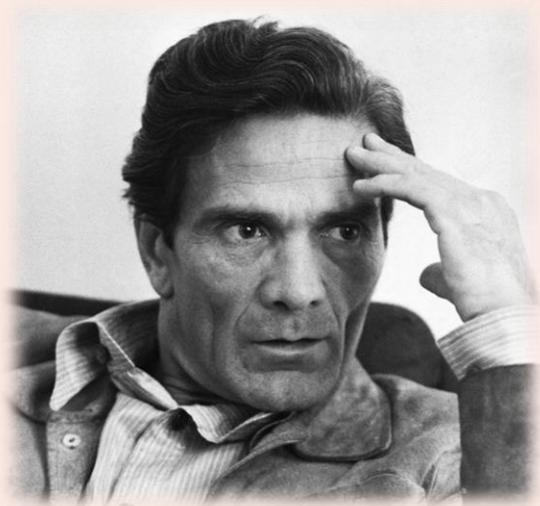
On peut considérer Pasolini comme un excellent complément à la lecture de Guy Debord et la critique de la société du spectacle. Il est toujours subversif et essentiel aujourd'hui tant par ses écrits que par son cinéma conceptuellement et esthétiquement unique.

À (re)découvrir pour mieux comprendre notre réalité et en comprenant que c'est parce que rien n'a changé bien au contraire, que nous trouvons toujours Pasolini, Debord et autres critiques contemporains toujours autant et bien tristement d'actualité.

Dans ces ultimes essais, Pasolini ne parle pas de cinéma mais de la société, du fascisme moderne, de la religion, de l'Église, de la sexualité en nous mettant sur la piste d'une résurrection possible pour l'Humanité. Pasolini n'est pas un nihiliste, c'est un penseur de l'action et un acteur de la pensée. Il fut incontestablement un des grands artistes éclectiques du XX^{ème} siècle. Nous pensons que l'heure est venue de le faire (re)découvrir par ses écrits et ses films. Pasolini a toujours bien des choses à nous dire depuis la tombe...



Bonne lecture !

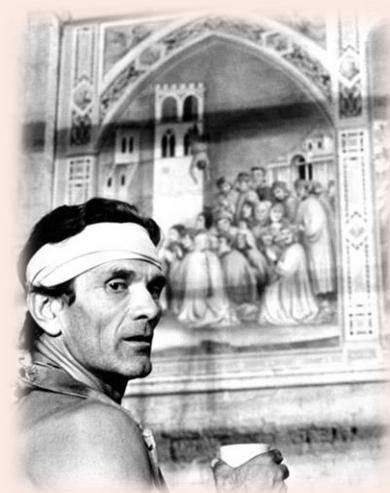


“Si Pier Paolo Pasolini avait quelque chose à nous léguer, ce serait une myriade de “non” grinçants, tendres ou messianiques, le goût, amer, de la lutte contre tout ce qui nous fait nous contenter d’être” ce à quoi cherche à nous réduire le “nouveau Pouvoir”.”

*~ Philippe Gavi, Robert Maggiori,
préface du livre ~*

“Et c’est ainsi qu’en Italie, lorsque Aldo Moro était prisonnier de Potere Due (loge P2), il n’a pas été détenu dans un bâtiment plus ou moins introuvable, mais simplement dans un bâtiment impénétrable.”

~ Guy Debord, 1988 ~



NdR71 : gardez toujours présent à l’esprit en lisant, que Pasolini est un marxiste gramscien, non dogmatique, spirituel, mais marxiste néanmoins. 50 ans plus tard, il est devenu évident que la (r)évolution sociale sera aussi une (r)évolution spirituelle. Pasolini l’avait bien senti même en traversant les années de plomb italiennes, qui lui furent fatales.

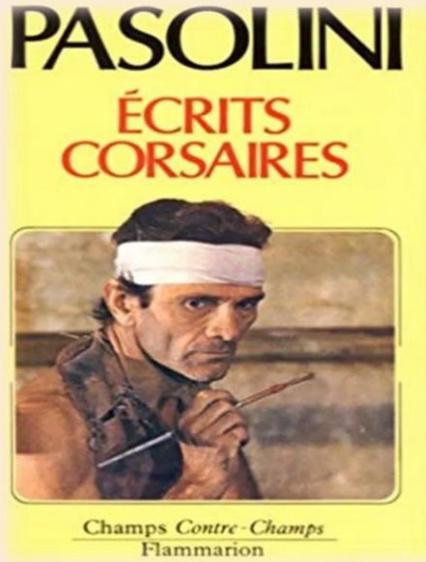
Il avait un grand respect pour le message christique mais fustigeait l’Église, traîtresse à sa parole. Voir et apprécier à ce sujet son superbe film “L’évangile selon Saint Matthieu” (1964), à notre sens, le meilleur film jamais réalisé sur le message christique, ce qui est également l’avis du... Vatican, qui l’a pourtant beaucoup combattu de son vivant.

Écrits corsaires (extraits choisis)

Pier Paolo Pasolini

1975

Édition française : Flammarion, 1976



Le discours des cheveux

Corriere della Sera, 13 janvier 1973

[...]

Mais ces gens à longs cheveux des années 1966-1967, que disaient-ils donc dans le langage inarticulé que constituait le signe monolithique de leurs cheveux ?

Ils disaient ceci : *“La société de consommation nous dégoûte. Nous nous insurgons radicalement, De par notre refus, nous créons un anticorps de cette société. Tout semblait aller pour le mieux hein ? Notre génération devait être une génération de gens intégrées ? Eh bien voilà ce qu’il en est en réalité ! Nous opposons notre folie à un destin “d’exécutives”. Nous créons de nouvelles valeurs religieuses dans l’entropie bourgeoise, et cela au moment même où elle allait devenir totalement laïque et hédoniste. Cela, nous le faisons avec une vigueur et une violence révolutionnaires (violence de non-violents !), parce que notre critique de la société est totale et intransigeante.”*

[...]

Le langage de ces cheveux exprimait, même indiciblement, des “choses” de gauche, peut-être même de nouvelle gauche, cette tendance née dans l’univers bourgeois...

[...]

Et vint 1968. Les chevelus furent absorbés par le mouvement étudiant ; ils s'agitèrent sur les barricades avec des drapeaux rouges. Leur langage exprima de plus en plus des "choses de gauche" (Che Guevara avait les cheveux longs etc...)

[...]

On a beaucoup parler de 1968 à 1970 ! À tel point que l'on pourra s'en passer pendant quelque temps ! **On a donné libre cours au verbalisme ; et le verbalisme est devenu le nouvel ars retorica de la révolution, le gauchisme, maladie verbale du marxisme.**

[...]

Je trouvai malgré tout la force d'aiguiser mes capacités de décodage et, dans le fracas, je cherchai à me mettre à l'écoute du discours silencieux et évidemment ininterrompu de ces cheveux toujours plus longs.

Que disaient-ils eux, à ce moment-là ? Ils disaient : "*Oui, c'est vrai... nous disons des choses de gauche ; notre signification, même si elle ne fait qu'épauler celles des messages verbaux, est une signification de gauche... Mais... Mais...*" Le discours des cheveux s'arrêtait là : il me fallait le compléter tout seul. Par ces "mais... Mais...", ils voulaient évidemment dire deux choses :

1) Notre ineffabilité est de jour en jour plus irrationnelle et pragmatique : la prééminence que nous accordons silencieusement à l'action a un caractère sous-culturel et donc, au fond, de droite.

2) Nous avons aussi été adoptés par les provocateurs fascistes qui se mêlent aux révolutionnaires verbaux (pourtant le verbalisme peut aussi pousser à l'action surtout quand il en fait un mythe) : nous sommes un masque parfait, non seulement d'un point de vue physique, mais aussi d'un point de vue culturel, en effet on peut facilement confondre une sous-culture de droite avec une sous-culture de gauche.

[...]

[contrairement à autrefois] personne au monde aujourd'hui ne pourrait distinguer à son aspect physique un révolutionnaire d'un provocateur. La droite et la gauche ont physiquement fusionnée.

[...]

Analyse linguistique d'un slogan

Corriere della Sera, 17 mai 1973

Le langage de l'entreprise est par définition un langage purement fonctionnel.

[...]

Ainsi la fausse expressivité du slogan constitue le nec plus ultra de la nouvelle langue technique qui remplace le discours humaniste. Elle symbolise la vie linguistique du futur, c'est à dire d'un monde inexpressif, sans particularismes ni diversités de cultures, un monde parfaitement normalisé et acculturé. Un monde qui, pour nous, ultimes dépositaires d'une vision multiple, magmatique, religieuse et rationnelle du monde, apparaît comme un monde de mort.

[...]

Il y a donc un double lien de mauvaise foi dans les rapports entre l'Église et l'État : pour ce qui la concerne, l'Église accepte l'État bourgeois, à la place de l'État monarchique ou féodal, en lui accordant un soutien et un appui sans lesquels jusqu'à aujourd'hui, le pouvoir n'aurait pu subsister ; pour ce faire, l'Église a pourtant dû admettre et approuver l'exigence libérale et la démocratie formelle, choses qu'elle a admises et approuvé à la seule condition, que le pouvoir lui donne l'autorisation tacite de les limiter et de les supprimer. Le pouvoir bourgeois lui en a donné l'autorisation de tout cœur.

[...]

L'Église a en somme signé un pacte avec le diable, à savoir avec l'État bourgeois. [...] Du point de vue de l'Église, le fascisme en tant que mouvement régressif du capitalisme, était objectivement moins diabolique que le régime démocratique : le fascisme était un blasphème, mais il ne minait pas l'Église de l'intérieur parce qu'il représentait une *fausse* nouvelle idéologie. [...] L'acceptation du fascisme a été quelque chose d'atroce : mais l'acceptation de la civilisation bourgeoise capitaliste est un fait définitif, dont le cynisme n'est pas seulement une faute, la énième dans l'histoire de l'Église, mais bien une erreur historique que l'Église paiera probablement de son déclin.

[...]

Défi aux dirigeants de la télévision

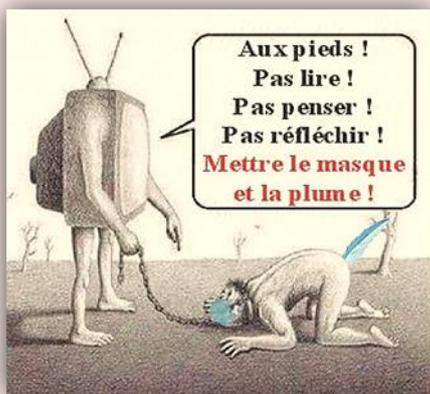
Corriere della Sera, 9 décembre 1973

[...]

Aucun centralisme fasciste n'est parvenu à faire ce qu'a fait le centralisme de la société de consommation. Le fascisme proposait un modèle, réactionnaire et monumental, mais qui restait lettre morte. Les différentes cultures particulières (paysannes, sous-prolétariennes, ouvrières) continuaient imperturbablement à s'identifier à leurs modèles, car la répression se limitait à obtenir leur adhésion en paroles. De nos jours au contraire, l'adhésion aux modèles imposée par le centre est totale et inconditionnée. On renie les véritables modèles culturels. L'abjuration est accomplie.

[...]

Mais la révolution des médias de masse a été encore plus radicale et décisive. Au moyen de la télévision, le centre politique s'est assimilé tout le pays, qui était historiquement très différenciée et très riche en cultures originales. Une grande œuvre de normalisation parfaitement authentique et réelle est commencée et, comme je le disais, elle a imposé ses modèles : ***des modèles voulus par la nouvelle classe industrielle, qui ne se contente plus d'un "homme qui***



consomme” mais qui prétend de surcroît que d’autres idéologies que celle de la consommation sont inadmissibles. C’est un hédonisme néo-laïque, aveuglément oublieux de toute valeur humaniste et aveuglément étranger aux sciences humaines.

L’idéologie précédente voulue et imposée par le pouvoir était, comme on le sait, la religion : le catholicisme était en effet formellement l’unique phénomène culturel qui “unifiait” les Italiens. Aujourd’hui, il est devenu concurrent de ce nouveau phénomène culturel “unificateur” qu’est l’hédonisme de masse ; aussi en tant que concurrent, le nouveau pouvoir a déjà commencé, depuis quelques années, à le liquider.

[...]

Si les sous-prolétaires se sont embourgeoisés, les bourgeois se sont aussi sous-prolétarisés. La culture qu’ils produisent, comme elle est technologique et rigoureusement pragmatique, empêche le “vieil homme” qui est encore en eux de se développer. De là vient qu’on trouve en eux une certaine déformation des facultés intellectuelles et morales.

Dans tout cela, la responsabilité de la télévision est énorme, non pas, certes, en tant que “moyen technique”, mais en tant qu’instrument du pouvoir et pouvoir elle-même. Car elle n’est pas seulement un lieu à travers lequel circulent les messages, mais aussi un centre d’élaboration de messages. Elle constitue le lieu où se concrétise une mentalité, qui, sans elle, ne saurait où se loger. C’est à travers l’esprit de la télévision que se manifeste concrètement l’esprit du nouveau pouvoir.

[...]

Le fascisme, je tiens à le répéter, n’a pas même au fond, été capable d’égratigner l’âme du peuple italien, tandis que le nouveau fascisme, grâce aux nouveaux moyens de communication et d’information (surtout, justement, la télévision), l’a non seulement égratignée, mais encore lacérée, violée, souillée à jamais...

[...]

Les vingt ans de fascisme ont été une dictature, tandis que les trente ans de Démocratie Chrétienne (DC) ont été un régime policier et parlementaire. Le parlementarisme constitue un luxe qui a été concédé aux nouveaux patrons (antifascistes !...) par la présence de l’Église. La grandiose majorité de la DC, a toujours obtenu dans les consultations électorales de ces trente années, grâce à la masse d’électeurs catholiques asservis aux prêtres, leur a octroyé une apparence de démocratie, que l’on utilise malhonnêtement pour démontrer que l’on a rompu avec le fascisme.

[...]



Étude sur la révolution anthropologique en Italie

Corriere della Sera, 10 juin 1974

[...]

La “culture de masse” ne peut être une culture ecclésiastique, moralisante et patriotique. Elle est directement liée à la consommation, qui a des lois internes et une autosuffisance idéologique capable de créer automatiquement un pouvoir qui ne sait plus que faire de l’Église, de la Patrie, de la Famille et autres semblables lubies.

Le nivellement culturel qui en dérive concerne tout le monde : peuple et bourgeoisie, comme ouvriers et sous-prolétaires.

Le contexte social a changé dans le sens d’une unification extrême. La matrice qui donne naissance à tous les Italiens est désormais unique : il n’y a donc plus de différence notable, en dehors d’un choix politique comme schéma mort à remplir en gesticulant, entre un quelconque Italien fasciste et un quelconque Italien antifasciste ; ils sont culturellement, psychologiquement et, ce qui est plus impressionnant, physiquement, interchangeableables. Dans leur comportement quotidien, leurs gestes, rien ne distingue, à l’exception, je le répète, d’un meeting ou d’une action politique, un fasciste d’un antifasciste d’âge moyen ou jeune (il est vrai que l’on peut encore distinguer entre les vieux). Tout cela concerne les fascistes et antifascistes moyens. Quant aux extrémistes, leur normalisation est encore plus radicale.

[...]

Le fascisme n’est donc plus le fascisme traditionnel. Mais alors qu’est-il ?

Les jeunes des camps fascistes, les jeunes de Sam, les jeunes qui séquestrent des personnes et mettent des bombes dans les trains, s’appellent et se sont appelés “fascistes”, mais c’est là une définition purement nominaliste. En effet, ils sont en tout semblables à l’énorme majorité des jeunes de leur âge. Rien ne les distingue culturellement, psychologiquement et, je le répète, somatiquement. On peut par hasard, discuter pendant des heures avec un jeune fasciste dynamiteur et ne pas s’apercevoir que c’est un fasciste. Au contraire, jusqu’ici, à il y a une dizaine d’années, il suffisait, je ne dis pas d’un mot, mais d’un regard pour le distinguer et le reconnaître.

Le contexte culturel dont sortent les fascistes modernes est extrêmement différent de celui d’autrefois.

[...]

Le fascisme des massacres est donc un fascisme nominal, sans idéologie propre (parce que rendue vaine par la qualité de la vie réelle vécue par ces fascistes) et,

par ailleurs, artificiel : il est voulu par ce pouvoir qui, après avoir liquidé, toujours pragmatiquement, le fascisme traditionnel et l'Église (le clérico-fascisme, qui était effectivement la réalité italienne), a décidé de maintenir en vie des forces à opposer, selon une stratégie mafieuse et de commissariat à la sécurité publique, à la montée communiste. Les véritables responsables des massacres de Milan et de Brescia, ce ne sont pas les jeunes monstres qui ont posé les bombes, ni leurs sinistres mandants et financiers. Il est donc inutile et de pure rhétorique de faire semblant d'attribuer quelque responsabilité réelle à ces jeunes et à leur fascisme nominal et artificiel. La culture à laquelle ils appartiennent et qui contient les éléments de leur folie pragmatique, est, je le répète, encore une fois, la même que celle de l'énorme majorité des gens de leur âge.

[...]

Le véritable fascisme et donc le véritable antifascisme

Corriere della Sera, 24 juin 1974

Qu'est-ce que la culture d'une nation ? [...]

La culture d'une nation est l'ensemble de toutes ses cultures de classe : c'est leur moyenne. Elle serait donc abstraite si on ne pouvait la reconnaître, ou mieux, la voir, dans le vécu et dans l'existentiel et si, par conséquent, elle n'avait pas une dimension pratique.

Pendant de nombreux siècles, en Italie, ces *cultures* ont été spécifiques, même si elles étaient historiquement unifiées. Aujourd'hui, différence et unification historique ont, presque d'un seul coup, dans une sorte d'Avent, cédé la place à un nivellement qui réalise presque miraculeusement le rêve de mélange des classes du vieux Pouvoir. À quoi donc est dû un tel nivellement ? Bien évidemment, à un nouveau Pouvoir.

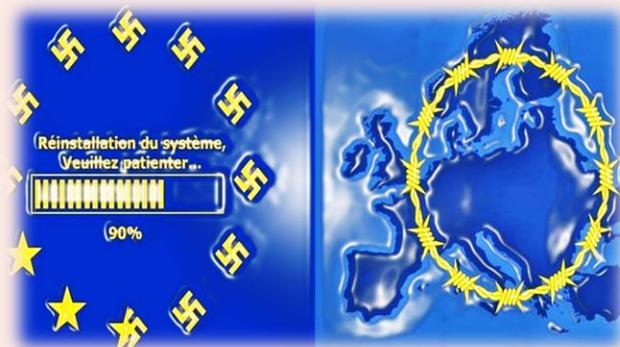
J'écris "Pouvoir" avec un "P" majuscule, parce que sincèrement, je ne sais pas en quoi consiste ce nouveau Pouvoir et qui le représente ; je sais simplement qu'il existe. Je ne le reconnais plus dans le Vatican, dans les grands démocrates-chrétiens, ni dans les forces armées. Je ne le reconnais pas davantage dans la grande industrie, parce qu'elle ne se compose que d'un nombre limité de grands industriels ; en ce qui me concerne, elle m'apparaît plutôt comme un tout (industrialisation totale), et même comme un tout non italien (transnational).

Mais je connais, car je les vois et je les vis, quelques-unes des caractéristiques de ce nouveau Pouvoir qui n'a pas encore de visage : par exemple son refus du vieux sanfédisme et du vieux cléralisme, sa décision d'abandonner l'Église, sa détermination (couronnée de succès) de transformer paysans et sous-prolétaires

en petits-bourgeois, et, surtout, son ardeur, pour ainsi dire cosmique, à aller jusqu'au bout du "Développement" : produire et consommer.

Le portrait-robot de ce visage encore vide du nouveau Pouvoir lui attribue vaguement des traits "modernes" dus à une tolérance et une idéologie hédoniste qui se suffit pleinement à elle-même, mais également des traits féroces et essentiellement répressifs : car sa tolérance est fautive et, en réalité, jamais aucun homme n'a dû être aussi normal et conformiste que le consommateur ; quant à l'hédonisme, il cache évidemment une décision de tout pré-ordonner avec une cruauté que l'histoire n'a jamais connue. **Ce nouveau Pouvoir, que personne ne représente encore et qui est le résultat d'une "mutation" de la classe dominante, est donc en réalité, si nous voulons conserver la vieille terminologie, une forme "totale" de fascisme. Mais ce Pouvoir a également nivelé l'Italie du point de vue culturel ; c'est donc d'un nivellement répressif qu'il s'agit.** Même s'il a été obtenu par l'imposition de l'hédonisme et de la joie de vivre (en français dans le texte original). La stratégie de la tension, même si au fond elle est anachronique, constitue un indice de tout cela.

NdR71 : Pasolini écrit cela en 1974... Il y a un demi-siècle ! Pasolini expliquait son ressenti de l'avènement en cours d'un "**Nouvel Ordre Mondial**" **transnational** dont l'Opération Gladio de l'OTAN, et sa stratégie de la tension, aujourd'hui connues, mais totalement secrètes à l'époque de Pasolini, était un instrument de prédilection pour opérer les changements sociétaux nécessaires à la métamorphose du système étatico-marchand, qui se poursuit toujours de nos jours et est en phase bien avancée et quasi terminale. Les attentats faux-drapeaux du 11 septembre 2001 furent la touche finale pyrotechnique alors que maintenant, la stratégie de la tension a muté dans le délitement social (wokisme, LGBTisme et autre tyrannie verte réchauffiste anthropique idoine) et la terreur nanotechnologique sous couvert de "crises sanitaires pandémiques" fabriquées de toute pièce. Aujourd'hui, les médias alternatifs parlent de tout ça quotidiennement, il y a 50 ans, en parler et l'attaquer, le dénoncer de front coûta la vie au grand artiste Pier Paolo Pasolini, qui était on ne peut plus juste et précis dans son analyse dramatiquement visionnaire pour l'époque...



[...]

Le nouveau fascisme, qui est tout autre chose, ne rend plus différent : il n'est plus rhétorique sur le mode humaniste, mais pragmatique sur le mode américain. Son but est la réorganisation et le nivellement brutalement totalitaire du monde. (NdR71 : Ouch !...)

Extraits d'un entretien avec Guido Virginie pour le journal Il Mondo

11 juillet 1974

[...]

La fièvre de la consommation est une fièvre d'obéissance à un ordre non énoncé.

[...]

À présent que le modèle social à réaliser n'est plus celui de la classe, mais un autre imposé par le pouvoir, beaucoup de personnes ne sont pas en mesure de le réaliser et cela les humilie terriblement.

[...]

N'est-ce pas le bonheur qui compte ? N'est-ce pas pour le bonheur qu'on fait la révolution ? **La condition paysanne et sous-prolétarienne savait exprimer, dans les personnes qui la vivaient, un certain bonheur "réel". Aujourd'hui, avec le développement, ce bonheur est perdu. Cela signifie que le développement n'est en aucune façon révolutionnaire, même quand il est réformiste. Il ne donne que l'angoisse.**

[...]

Les communistes qui se leurrent en croyant qu'ils commencent à recueillir les fruits de ce qu'ils ont semé, ne se rendent pas compte que la "participation" des masses aux grandes décisions historiques "formelles" est en réalité voulue par le pouvoir, un pouvoir qui précisément a besoin d'une consommation de masse et d'une culture de masse. De plus, la masse participante, même si elle est communiste ou progressiste, est manipulée par le pouvoir à travers l'imposition d'autres valeurs et d'autres idéologies ; une imposition qui s'opère dans le vécu et dans le vécu s'opère son adoption. De sorte que les masses vivent de nouvelles valeurs et de nouvelles idéologies, le cléricanisme d'un côté et le progressisme de l'autre.

[...]

Le fascisme est une ruine pitoyable. Entre les composantes qui forment aujourd'hui, en Italie, la mosaïque fasciste, "seules" ont un sens celles qui sont manœuvrées par la CIA ou par d'autres forces d'un capitalisme international tout entier tourné vers la conquête de marchés...

NdR71 : *Pasolini est ici en phase totale avec ce que dira Guy Debord plus tard, en 1988, dans ses "Commentaires sur la société du spectacle", qu'il écrit après l'assassinat demeuré mystérieux de son ami éditeur Gérard Lebovici à Paris en 1984... encore un qui fut assassiné politiquement, ami auquel il dédia le livre...*



LA POLITIQUE
SPECTACLE
POURQUOI FAUT-IL
EN METTRE
PLEIN LA VUE ?

[...]

Les dilemmes d'un pape aujourd'hui

Corriere della Sera, 22 septembre 1974

NdR71 : cet article fait suite au discours du Pape Paul VI à Castelgandolfo. Superbes passages ci-dessous... Pasolini le dit lui-même : "c'est un marxiste qui parle"... **Tout converge vers le vrai, le beau... l'Universel.**



[...]

Ceci est certain : si les fautes de l'Église ont été nombreuses et graves dans sa longue histoire de pouvoir, la plus grave de toutes serait d'accepter *passivement* d'être liquidée par un pouvoir qui se moque de l'Évangile. Dans une perspective radicale, peut-être utopiste ou, c'est le moment de le dire, millénariste, ce que l'Église devrait faire pour éviter une fin sans gloire est donc bien clair : *elle devrait passer à l'opposition* et, pour passer à l'opposition, se nier elle-même. Elle devrait passer à l'opposition contre un pouvoir qui l'a si cyniquement abandonnée en envisageant sans gêne de la réduire à du pur folklore. Elle devrait se nier elle-même pour reconquérir les fidèles (ou ceux qui ont un "nouveau besoin" de foi...) et qui l'ont abandonnée à cause justement de ce qu'elle est.

En reprenant une lutte qui d'ailleurs est dans sa tradition (la lutte de la papauté contre l'empire) mais pas pour la conquête du pouvoir. ***L'église pourrait être le guide, grandiose mais non autoritaire, de tous ceux qui refusent (c'est un marxiste qui parle, et justement en qualité de marxiste) le nouveau pouvoir de la consommation,*** qui est complètement irrégulier, totalitaire, violent, faussement tolérant et même, plus répressif que jamais, corrupteur, dégradant (jamais plus qu'aujourd'hui n'a eu de sens l'affirmation de Marx selon laquelle le Capital transforme la dignité humaine en marchandise d'échange). ***C'est donc ce refus que l'Église pourrait symboliser, en retournant à ses origines, c'est à dire à l'opposition et à la révolte.*** Faire cela ou accepter un pouvoir qui ne veut plus d'elle, ou alors se suicider.

[...]

Église et pouvoir

Corriere della Sera, 6 octobre 1974

Dans un article de violente réaction à mon intervention sur la situation actuelle de l'Église (**NdR71** : résumée ci-dessus), le journal de l'Ossevatore Romano (journal du Vatican) écrit entre autres choses : "Nous ne savons pas d'où le susdit tire tant d'autorité, sinon de quelques films d'un décadentisme énigmatique et

répréhensible, de l'habileté d'une écriture corrosive et de certaines attitudes quelque peu excentriques."

Ce que l'on note avant tout, c'est une idée qui semble immédiatement aberrante à une personne normale : pour écrire quelque chose, il faut que quelqu'un possède une "autorité". Sincèrement, je ne comprends pas comment on peut avoir une telle idée en tête. J'ai toujours pensé, comme n'importe quelle personne normale, que derrière qui écrit doit se trouver la nécessité d'écrire, la liberté, l'authenticité, le risque. Penser qu'il doive y avoir quelque chose d'officiel et de social qui "fixe" l'autorité de quelqu'un est une idée précisément aberrante, qui est évidemment due à la déformation subie par qui ne sait plus concevoir la vérité en dehors de l'autorité.

Moi, je n'ai derrière moi aucune autorité, sinon celle qui me vient paradoxalement de n'en pas avoir et de ne pas en avoir voulu, et du fait que je me suis mis en situation de n'avoir rien à perdre, et donc de n'être fidèle à aucun pacte qui ne soit celui qui me lie à un lecteur que, du reste, je juge digne de la recherche la plus scandaleuse. [**NdR71** : *Pasolini boit du petit lait sur ce coup-là... l'attaque est si pathétique,*]

[...]

L'histoire de l'Église est une histoire de pouvoir et de délits de pouvoir ; mais ce qui est encore pis, c'est que, du moins en ce qui concerne ces derniers siècles, c'est une histoire d'ignorance. [...] L'ignorance de l'Église au cours de ces deux derniers siècles a été paradigmatique, surtout pour l'Italie. C'est sur elle que s'est modelée l'ignorance indifférentiste de la bourgeoisie italienne. Il s'agit en effet d'une ignorance dont voici la définition culturelle : une parfaite coexistence d'"irrationalisme", de "formalisme" et de "pragmatisme".

[...]

Mais, je le répète, pendant deux millénaires, le monde paysan a continué d'assimiler le Christ à ses vieux modèles mythiques. Il en a fait l'incarnation d'un principe axiologique qui donnait un sens aux cycles des cultures. La prédication du Christ n'a pas eu beaucoup d'importance. Pendant des siècles, seules les "élites" vraiment religieuses de la classe dominante ont compris la vraie signification du Christ. Mais l'Église, qui était l'Église officielle de la classe dominante, a toujours accepté l'équivoque, car elle ne pouvait pas exister en dehors des masses paysannes.

À présent, d'un seul coup, la campagne a cessé d'être religieuse. Mais, par compensation, la ville commence à l'être. D'agricole, le christianisme se fait urbain.

[...]

Si elle veut survivre en tant qu'Église, l'Église ne peut donc qu'abandonner le pouvoir et faire sienne cette culture, qu'elle a toujours haïe, qui est par nature libre, antiautoritaire, en perpétuel devenir, contradictoire, collective, scandaleuse.

Et puis enfin, est-il vrai que l'Église doit coïncider avec le Vatican ? [...]

Le roman des massacres

Corriere della Sera, 14 novembre 1974



NdR71 : *Cet article a plus que certainement contribué à son assassinat moins d'un an plus tard...*

Je sais.

Je sais les noms des responsables de ce que l'on appelle *golpe* (coup d'État) et qui est en réalité toute une série de golpes que le pouvoir a institués en système de protection.

Je sais les noms des responsables du massacre de Milan le 12 décembre 1969.

Je sais les noms des responsables des massacres de Brescia et Bologne dans les premiers mois de 1974.

Je sais les noms qui composent le "sommer" qui a manœuvré aussi bien les vieux fascistes créateurs de golpes que les néofascistes, auteurs matériels des premiers massacres et que, enfin, les "inconnus", auteurs matériels des massacres les plus récents.

Je sais les noms de ceux qui ont organisé les deux phases précédentes, et même opposées, de la tension : une première phase anticommuniste (Milan 1969) et une seconde phase antifasciste (Brescia et Bologne 1974).

Je sais les noms des membres du groupe de personnes importantes qui, avec l'aide de la CIA (et en second lieu des colonels grecs et de la mafia) ont, dans un premier temps, lancé (du reste en se trompant misérablement) une croisade anticommuniste, pour boucher le trou de 1968, puis, toujours avec l'aide et sous l'impulsion de la CIA, se sont reconstruit une virginité antifasciste, pour boucher le trou du désastre du referendum.

Je sais les noms de ceux qui, entre deux messes, ont donné des instructions et assuré de leur protection politique de vieux généraux, de jeunes néofascistes et même néo-nazis, pour qu'ils créent la tension anticommuniste et enfin des

criminels ordinaires pour qu'ils créent la tension antifasciste qui allait suivre, jusqu'à présent et peut-être à jamais, non-identifiés.

Je sais les noms des personnes sérieuses et importantes qui se trouvent être des personnages comiques comme ce général de la Forestale (Note : équivalent italien du Service des Eaux et Forêts), qui opérait dans un style un peu "opérette". [...]

Je sais les noms des personnes sérieuses et importantes qui se trouvent derrière les tragiques jeunes gens qui ont choisi les suicidaires atrocités fascistes et derrière les malfaiteurs de droit commun, Siciliens ou non, qui se sont offerts comme tueurs et sicaires.

Je sais tous ces noms et je sais tout des faits (attentats contre les institutions et massacres) dont ils se sont rendus coupables.

Je sais. Mais je n'ai pas de preuves. Je sais parce que je suis un intellectuel, un écrivain, qui s'efforce de suivre tout ce qui se passe, de connaître tout ce qu'on écrit à ce propos, d'imaginer tout ce que l'on ne sait pas ou que l'on tait ; qui met en relation des faits mêmes éloignés, qui rassemblent les morceaux désorganisés et fragmentaires de toute une situation politique cohérente et qui rétablit la logique là où semble régner l'arbitraire, la folie et le mystère. Tout cela fait partie de mon métier et de l'instinct de mon métier.

[...]

Il est probable que si le pouvoir américain y consent, peut-être en décidant "diplomatiquement" de concéder à une autre démocratie ce que la démocratie américaine s'est accordé à propos de Nixon (**NdR71** : *allusion ici au Watergate et le rôle joué par les journalistes d'enquête du Washington Post...*), ces noms seront tôt ou tard donnés. Mais ceux qui les donneront auront partagé le pouvoir avec les coupables, ce seront de petits responsables contre de grands responsables. Cela constituerait en définitive, un véritable coup d'État.

Réponse à une enquête sur la Démocratie Chrétienne et les intellectuels

Epoca, 25 janvier 1975

[...]

La Démocratie Chrétienne (DC) exprime (ou a exprimé) :

- a) la petite-bourgeoisie ;
- b) le monde paysan (mené par le Vatican)

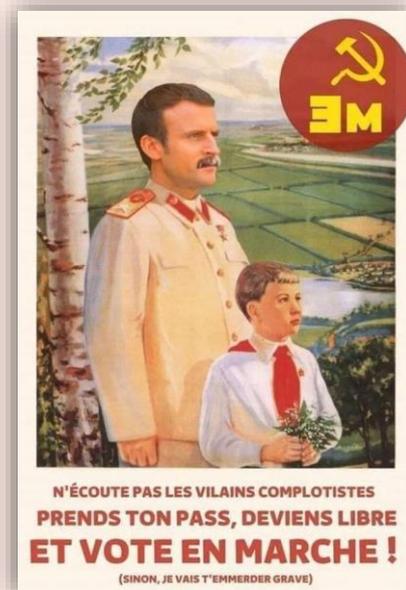
Il ne s'agit pas là d'une dichotomie. La petite-bourgeoisie et le monde paysan religieux ne formaient jusqu'à hier qu'un seul monde. La petite-bourgeoisie italienne avait encore essentiellement une nature paysanne et, pour leur part, les

paysans (comme disait Lénine) sont des petits-bourgeois, du moins potentiellement. La morale était unique, de même la rhétorique.

[...]

Dans les années 1950, l'hégémonie culturelle appartenait au PCI, qui l'assumait dans un cadre véritablement antifasciste et avec un sincère, quoi que déjà quelque peu rhétorique, respect pour le système de valeurs de la Résistance. Puis l'avènement d'une nouvelle forme de pouvoir réel (un fascisme totalement autre) a créé une nouvelle hégémonie culturelle bourgeoise, que la Démocratie Chrétienne a fait sienne objectivement et sans s'en apercevoir.

Aujourd'hui, dans la nouvelle situation historique de crise de la DC, qui coïncide avec la crise du pouvoir de la consommation, le Parti communiste pourrait, s'il le voulait, reprendre la situation en main et proposer une hégémonie culturelle à lui. L'autorité qui, dans les années 1950, lui venait de la Résistance (*NdR71 : comme en France du reste...*), lui vient aujourd'hui du fait qu'il est la seule partie propre, honnête, cohérente, intègre et forte de l'Italie (au point d'instituer une sorte de pays dans le pays) ; par-là, il contribue d'autre part, et bien involontairement, étant entendu que le pays "rouge" se localise au nord, avec peut-être Bologne pour capitale, à la marginalisation ultérieure d'un Sud toujours plus dégradé.



Pasolini réplique sur l'avortement

Corriere della Sera, 25 janvier 1975

[...]

La consommation consiste en effet, en un pur et simple cataclysme anthropologique et je vis, existentiellement, ce cataclysme qui, du moins pour l'instant, n'est que dégradation : je le vis chaque jour, dans les formes de mon existence, dans mon corps. Comme ma vie sociale bourgeoise s'épuise dans le travail, ma vie sociale en général dépend totalement de ce que sont les gens. Je dis "les gens" en connaissance de cause, car j'entends par là ce qu'est la société, le peuple, la masse, au moment où elle entre existentiellement (et peut-être uniquement visuellement) en contact avec moi. C'est de cette expérience existentielle, directe, concrète, dramatique, corporelle, que naissent en conclusion tous mes discours idéologiques. Parce qu'elle est transformation (pour l'instant dégradation) anthropologique des gens. La consommation est pour moi une tragédie, qui se manifeste par une désillusion, une colère, un *taedium vitae*, une paresse et, enfin, une révolte idéaliste, un refus du *statu quo*.

[...]

Venons-en à l'avortement.

[...]

Pour nous autres, hommes privilégiés, il est facile d'accepter l'emploi scientifique des anticonceptionnels et, surtout, d'accepter moralement les techniques amoureuses les plus différentes et les plus perverses. Mais pour les masses petites-bourgeoises et populaires (bien que déjà "consommatrices"), ce n'est pas encore le cas. Voilà pourquoi j'incitais les radicaux à lutter pour la diffusion de la connaissance des moyens d'un "amour non procréant", puisque disais-je, procréer est aujourd'hui un délit écologique (**NdR71** : déjà dans l'air du temps en 1975... Rien de nouveau sous le soleil, la propagande eugéniste est à l'œuvre depuis le XVIII^{ème} siècle...)

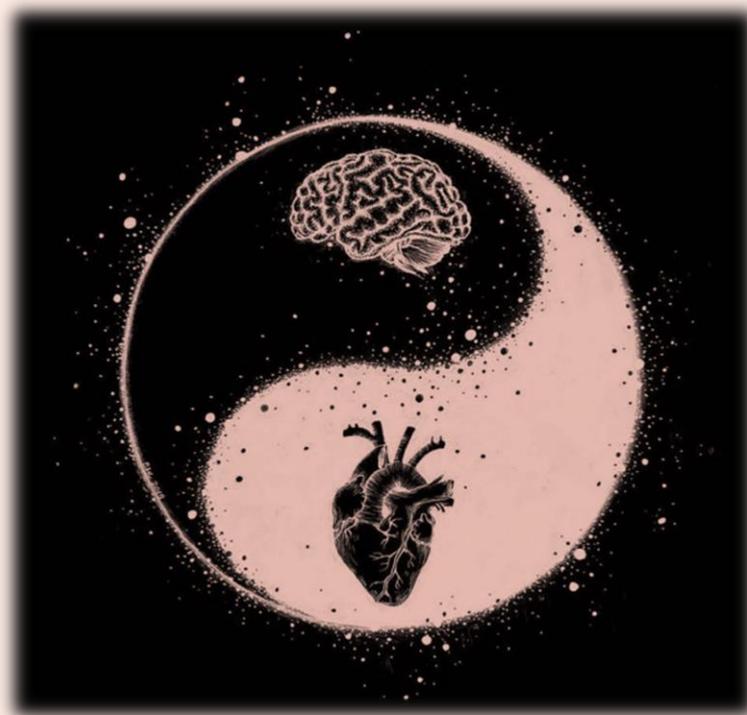
[...]

Bref, je le répète, la lutte pour la non-procréation doit intervenir au stade du coït et non à celui de l'accouchement.

[...]

En réalité ma proposition sur ce point, avec toutes les implications et la complexité qui sont typiques d'un intellectuel et non d'un groupe, coïncide avec celle des communistes. Je pourrais souscrire mot pour mot à ce qu'a écrit Adriana Seroni dans *Epoca* du 25 janvier 1975. Il faut *d'abord* éviter l'avortement, et si l'on y parvient, essayer de le rendre légalement possible seulement dans quelques cas "responsablement appréciés".

[...]



Seconde partie du livre : Pièces à conviction



[...]

L'Église, les pénis et les vagins

Il Tempo, 1er mars 1974

L'Église ne peut être que réactionnaire : l'Église ne peut être que du côté du pouvoir, l'Église ne peut qu'accepter les règles autoritaires et formelles de la société ; l'Église ne peut qu'accepter les sociétés hiérarchisées dans lesquelles la classe dominante garantit l'ordre ; l'Église ne peut que détester toute forme de pensée ne serait-ce que timidement libre ; l'Église ne peut être qu'opposée à une invitation antirépressive (ce qui ne signifie pas qu'elle ne puisse pas accepter des formes, programmes d'en haut, de tolérance ; une tolérance en réalité pratiquée depuis des siècles, a-idéologiquement, d'après des lois d'une "charité" dissociée a-idéologiquement, je le répète, de la Foi) ; l'Église ne peut qu'agir complètement en dehors de l'enseignement de l'Évangile ; l'Église ne peut prendre de décisions pratiques qu'en se référant formellement au nom de dieu et quelques fois en oubliant même de le faire. L'Église ne peut imposer l'espérance que verbalement parce que son expérience propre des actions humaines lui interdit de nourrir toute espèce d'espérance, l'Église ne peut que considérer éternellement valable et paradigmatique son concordat avec le fascisme.

[...]

L'Amour, qui est le plus élevé des sentiments évangéliques et le seul qui soit autonome (on peut donner de l'Amour sans foi ni espérance, mais sans amour, la foi et l'espérance peuvent même être monstrueuses...), est ici dégradé et devient une pure mesure pragmatique d'un indifférentisme et d'un cynisme parfaitement scandaleux. L'Amour semble ne servir qu'à découvrir les hommes dans leur plus misérable et atroce nudité de créatures ; et, après les avoir cruellement mis à nu, on ne leur pardonne pas, on ne les comprend pas. Le pessimisme à propos de l'homme est trop total pour laisser la place d'intervenir à la fougue du pardon et de la compréhension. Il jette une indistincte douleur de plomb sur tout. Et je ne vois rien de moins religieux, et même plus répugnant, que cela.

[...]

Le génocide

Rinascita, 24 septembre 1974



NdR71 : Pasolini parle ici de ce qu'il connaît d'expérience, la société italienne, mais ceci peut être directement appliqué à la société occidentale de consommation, étatico-marchande dans son ensemble, même si, bien entendu, la société italienne a ses spécificités propres, comme toute société.

[...]

Ce que je vais dire n'est pas le fruit d'une expérience politique au sens propre et, pour ainsi dire, du métier oratoire, mais bien d'une expérience que je dirais presque existentielle.

Je dirai tout de suite, et vous l'avez déjà deviné, que ma thèse est beaucoup plus pessimiste, plus aigrement et douloureusement critique que celle de Napolitano. Elle a pour thème conducteur *le génocide* : je relève, en effet, que **la destruction et le remplacement des valeurs** dans la société italienne d'aujourd'hui mènent, sans bourreaux ni exécutions de masse, à la suppression de larges portions de la société elle-même. Ce n'est du reste pas là une affirmation complètement hérétique ou hétérodoxe. On trouve déjà dans le "*Manifeste du parti communiste*" de Marx un passage qui décrit avec clarté et une précision extrêmes le génocide perpétré par la bourgeoisie sur des strates déterminées des classes dominées, surtout non ouvrières : le sous-prolétariat et certaines populations coloniales.

L'Italie vit aujourd'hui d'une façon dramatique et pour la première fois, le phénomène suivant : de larges strates, qui étaient pour ainsi dire demeurées en dehors de l'Histoire, l'histoire de la domination bourgeoise et de la révolution bourgeoise, ont subi ce génocide, à savoir cette assimilation au mode et à la qualité de vie de la bourgeoisie.

Mais comment s'effectue ce remplacement des valeurs ?

Je prétends qu'aujourd'hui il s'effectue clandestinement, au moyen d'une sorte de persuasion occulte. Alors que du temps de Marx, c'était la violence explicite, au grand jour, la conquête coloniale, l'imposition par la force ; les moyens sont aujourd'hui plus subtils, habiles et complexes, le processus est beaucoup plus techniquement au point et plus profond. **C'est en cachette que les nouvelles valeurs sont substituées aux anciennes** et peut-être ne faut-il même pas le

dire puisque les grands discours idéologiques sont presque inconnus des masses (la télévision, pour prendre un exemple sur lequel je reviendrai, n'a bien sûr pas diffusé le discours de Cefis aux élèves de l'Académie de Modène).

[...]

Pourquoi cette tragédie dans au moins les deux tiers de l'Italie ? Pourquoi ce génocide dû à l'acculturation sournoisement imposée par les classes dominantes ? Mais parce que la classe dominante a séparé nettement "progrès" et "développement".

Seul le développement l'intéresse, parce que c'est de lui qu'elle tire ses profits.

Il faut une bonne fois établir une distinction drastique entre ces deux termes : "progrès" et "développement". On peut concevoir un développement sans progrès, chose monstrueuse que nous vivons dans près des deux tiers de l'Italie ; mais au fond on peut aussi concevoir un progrès sans développement, comme cela serait si, dans



certaines zones paysannes, on appliquait de nouveaux modes de vie civile et culturelle sans ou avec un minimum de développement matériel. Il faut prendre conscience de cette dissociation et en faire prendre conscience aux masses populaires pour qu'elle disparaisse et que développement et progrès coïncident.

*Quel est au contraire le développement que le pouvoir veut ? Si vous voulez mieux comprendre, lisez le discours de Cefis à Modène dont j'ai parlé tout à l'heure et **vous y trouverez une notion de développement comme pouvoir multinational ou transnational, comme disent les sociologues, fondé en outre sur une armée non plus nationale et très avancée techniquement, mais étrangère à la réalité du pays.*** Tout cela efface d'un coup d'éponge tout le fascisme traditionnel, qui se fondait sur le nationalisme et le cléricanisme, vieux idéaux naturellement faux. Nous assistons à une forme de fascisme complètement nouvelle et encore plus dangereuse. Je m'explique. **Comme je l'ai dit, on assiste dans notre pays à un remplacement des valeurs et des modèles dans lequel les moyens de communication de masse, et en premier lieu la télévision, ont joué un grand rôle.** Ce disant, je ne prétends pas du tout que ces moyens de communication sont négatifs en soi : je suis au contraire d'avis qu'ils pourraient constituer un grand instrument de progrès culturel ; **mais, jusqu'à présent, de la façon dont on s'en est servi, ils ont été un instrument d'effrayante répression, de développement, justement, sans progrès et de génocide culturel pour au moins les deux tiers des Italiens.**

[...]

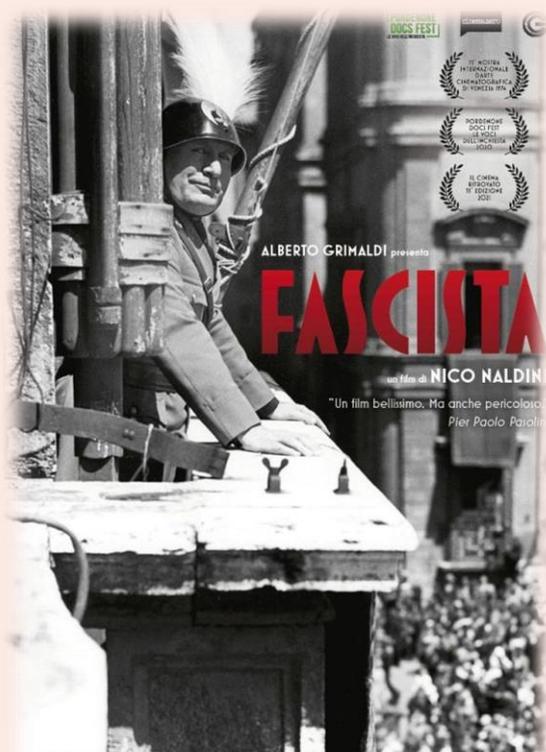
Quand je vois que les jeunes sont en train de perdre les vieilles valeurs populaires et d'absorber les nouveaux modèles imposés par le capitalisme, en courant le risque de se déshumaniser et d'être en proie à une forme d'abominable aphasie,

à une brutale absence de capacité critique, à une factieuse passivité, je me souviens que telles étaient les caractéristiques des SS, et je vois s'étendre sur nos cités l'ombre horrible de la croix gammée. C'est certainement une vision apocalyptique. Mais si, à côté d'elle et de l'angoisse qui la suscite, il n'y avait pas aussi en moi une part d'optimisme, autrement dit la pensée qu'il est possible de lutter contre tout cela, je ne serai tout simplement pas ici, au milieu de vous, pour en parler.

Fasciste

L'Europeo, 26 décembre 1974

Il existe aujourd'hui une forme d'antifascisme archéologique qui est en somme un bon prétexte pour se voir décerner un brevet d'antifascisme réel. Il s'agit d'un



antifascisme facile, qui a pour objet et objectif un fascisme archaïque qui n'existe plus et n'existera plus jamais. Parlons du film récent de Naldini "Fascista". Et bien ce film, qui a posé le problème des rapports entre un chef (Duce) et la foule, a montré qu'aussi bien le chef, Mussolini, que cette foule, sont deux personnages absolument archéologiques. Un chef comme celui-là est aujourd'hui absolument inconcevable, non seulement à cause de la nullité et de l'irrationalité de ce qu'il dit, mais aussi parce qu'il n'y aurait absolument aucune place, ni crédibilité pour lui dans le monde moderne. La télévision suffirait à le rendre vain, à le détruire politiquement. Les techniques de ce chef convenaient à une estrade, un meeting politique, devant des foules "immenses", mais elles ne marcheraient absolument pas sur un écran.

[...]

Je suis profondément convaincu que le vrai fascisme est ce que les sociologues ont

trop gentiment nommé "la société de consommation", définition qui paraît inoffensive et purement indicative. (*NDR71 : parce que les sociologues fonctionnent dans ce système qui les nourrit, ce sont des privilégiés qui pour l'essentiel, refusent de faire tanguer la barque, c'est dans leur intérêt d'endormir les foules pour que rien ne change en haut de la pyramide...*) Il n'en est rien. Si l'on observe bien la réalité et surtout si on sait lire dans les objets, paysages, l'urbanisme et surtout les hommes, on voit que les résultats de cette insouciant société de consommation sont eux-mêmes les résultats d'une dictature, d'un fascisme pur et simple.

[...]

Il ne s'agit plus comme à l'époque mussolinienne, d'un enrégimentement superficiel, scénographique, mais d'un enrégimentement réel, qui a volé et changé leur âme. Ce qui signifie en définitive, que cette "civilisation de consommation" est une civilisation dictatoriale. En somme, si le mot de "fascisme" signifie violence du pouvoir, la "société de consommation" a bien réalisé le fascisme. (**NDR71** : si Pasolini voulait aller plus loin, il reconnaîtrait également que le capitalisme d'État marxiste, soviétique, chinois ou autre, est aussi un "fascisme rouge" dans une très grande mesure, ne remettant pas en cause les tenants de la domination marchande, mais n'opérant qu'un glissement vers un capitalisme d'État tout aussi toxique. Gramsci arrivait pas à pas à cette conclusion ce qui lui valut des déboires avec le PCI avant sa mort prématurée sous assignation à résidence mussolinienne).

[...]

Le vrai fascisme, je l'ai dit et je le répète, c'est celui de la société de consommation et les démocrates-chrétiens sont devenus, sans même s'en rendre compte, les vrais et authentiques fascistes d'aujourd'hui.

[...]

Un danger plus réel vient plutôt aujourd'hui des jeunes fascistes, de la frange néonazie du fascisme qui s'appuie sur quelques milliers de fanatiques mais qui, demain, pourrait devenir une armée.

[...]

Pour moi, la véritable intolérance est celle de la société de consommation, de la permissivité concédée d'en haut, qui est la vraie, la pire, la plus sournoise, la plus froide et impitoyable forme d'intolérance. Parce que c'est une intolérance masquée de tolérance. Parce qu'elle n'est pas vraie. Parce qu'elle est révoquée chaque fois que le pouvoir en sent le besoin. Parce que c'est le vrai fascisme, d'où découle l'antifascisme de manière : inutile, hypocrite et, au fond, apprécié par le régime.

[...]

Le fascisme est fini (et donc l'antifascisme rendu vain) parce que quelque chose de pire le remplace : le pouvoir de la consommation et son idéologie hédoniste.

[...]

La Démocratie-Chrétienne est responsable de l'introduction en Italie du "développement" du capitalisme de consommation, le pire de tous les fascismes, qui anéantit toutes les vieilles structures qui ne peuvent pas ne pas être chères à un vieux conformiste comme Casalegno : démocratie formelle, Église, Famille, mœurs comme il faut, sous-culture etc...

[...]



Quelques poèmes de Pasolini

Pier Paolo Pasolini : 3 poèmes

Source : <https://kapitalis.com/tunisie/2019/10/06/le-poete-du-dimanche-trois-poemes-de-pier-paolo-pasolini/>



*Il suffit d'un instant de paix pour révéler,
au fond du cœur, l'angoisse,
limpide comme le fond de la mer par un jour de soleil.
Tu en reconnais, sans la ressentir, la souffrance,
là, dans ton lit, poitrine, cuisses
et pieds relâchés, tel
un crucifié – ou tel Noé
qui rêve en son ivresse, et, naïf, ignore
la joie de ses fils, tandis que ceux-ci,
si puissants, si purs, se moquent de lui...
le jour est désormais sur toi,
dans la pièce, comme un lion dormant.*

*Par quels chemins le cœur
peut-il goûter une parfaite plénitude, en ce
mélange de béatitude et de douleur ?*

*Il suffit d'un instant de paix pour que s'éveillent
en toi la guerre, en toi Dieu. A peine les passions
se sont-elles apaisées, à peine s'est fermée
une fraîche blessure, et déjà, tu prodigues
une âme qui semblait entièrement prodiguée
en des actions de rêve, qui ne mènent
à rien...*

Extrait de “Les Cendres de Gramsci”, traduit de l'italien par José Guidi.

Je suis une force du passé

Je suis une force du Passé
Tout mon amour va à la tradition
Je viens des ruines, des églises,
des retables d'autel, des villages
oubliés des Apennins et des Préalpes
où mes frères ont vécu.

J'erre sur la Tuscolana comme un fou,
sur l'Appia comme un chien sans maître.
Ou je regarde les crépuscules, les matins
sur Rome, sur la Ciociaria, sur le monde,
comme les premiers actes de la Posthistoire,
auxquels j'assiste par privilège d'état civil,
du bord extrême de quelque époque
ensevelie. Il est monstrueux celui
qui est né des entrailles d'une femme morte.

Et moi je rôde, fœtus adulte,
plus moderne que n'importe quel moderne
pour chercher des frères qui ne sont plus.

Extrait de "Poesia in forma di rosa", traduit de l'italien par Olivier Favier.

Pour une petite fille

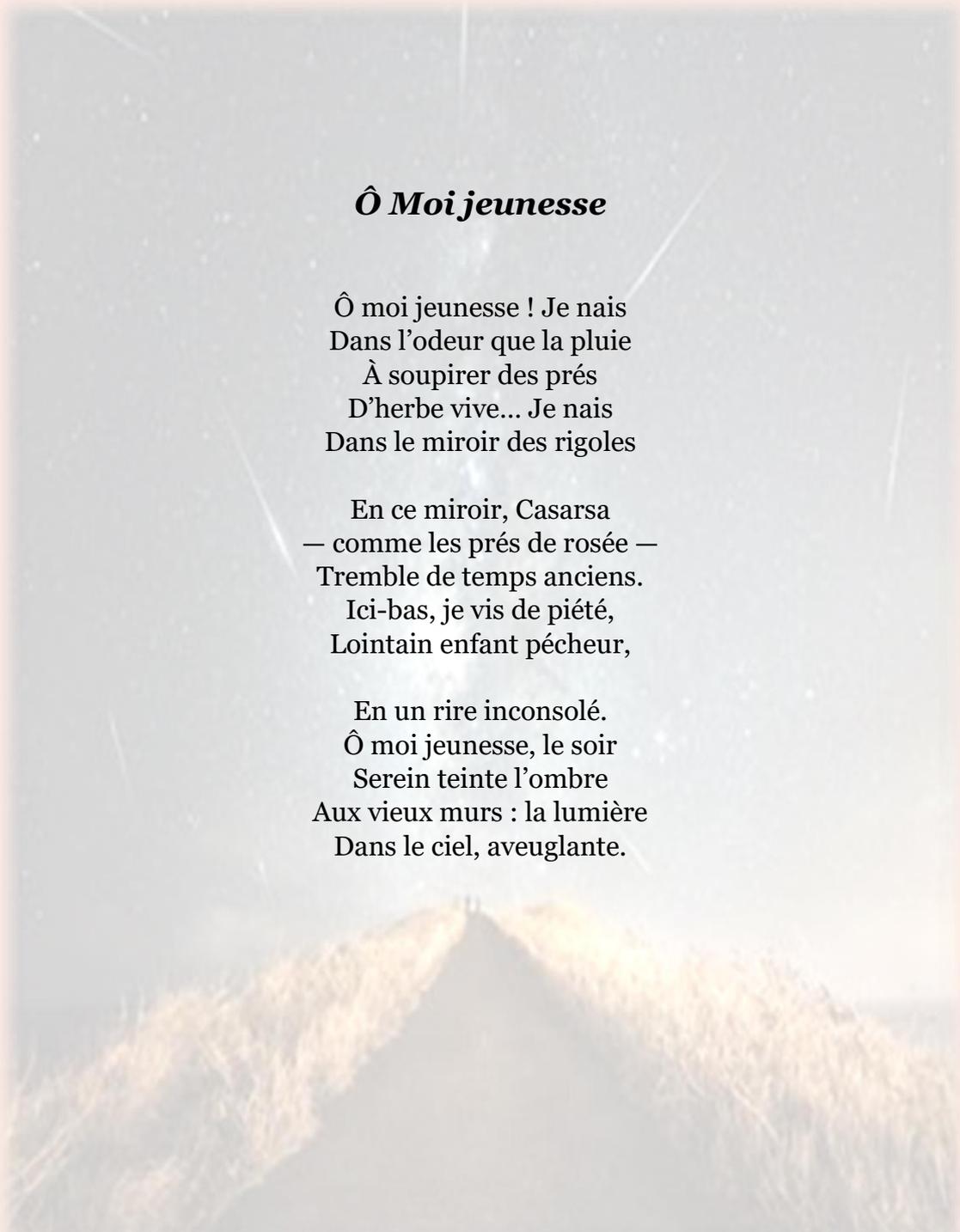
Lointaine avec ta peau
Blanchie par les roses,
Tu es une rose qui vit et ne parle point.

Lorsqu'au fond de ta poitrine
Te naîtra une voix,
Muette, toi aussi,
Tu porteras ma croix.

Muette sur le dallage du grenier, sur les marches,
Sur la terre du potager,
Dans la poussière des étables...

Muette au foyer,
Avec des mots serrés
Dans ton cœur, désormais
Perdu dans un sentier de silence.

Extrait de "Poèmes frioulans (1941-1974)", traduit du frioulan par Philippe Di Meo.



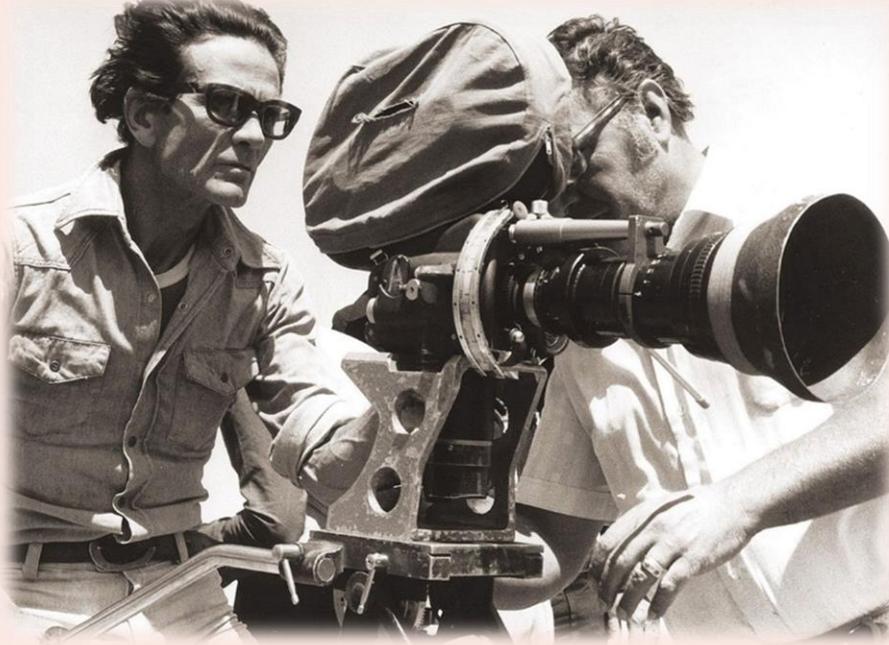
Ô Moi jeunesse

Ô moi jeunesse ! Je nais
Dans l'odeur que la pluie
À soupirer des prés
D'herbe vive... Je nais
Dans le miroir des rigoles

En ce miroir, Casarsa
— comme les prés de rosée —
Tremble de temps anciens.
Ici-bas, je vis de piété,
Lointain enfant pécheur,

En un rire inconsolé.
Ô moi jeunesse, le soir
Serein teinte l'ombre
Aux vieux murs : la lumière
Dans le ciel, aveuglante.

Au sujet de son œuvre cinématographique



Résistance 71 - Février 2024

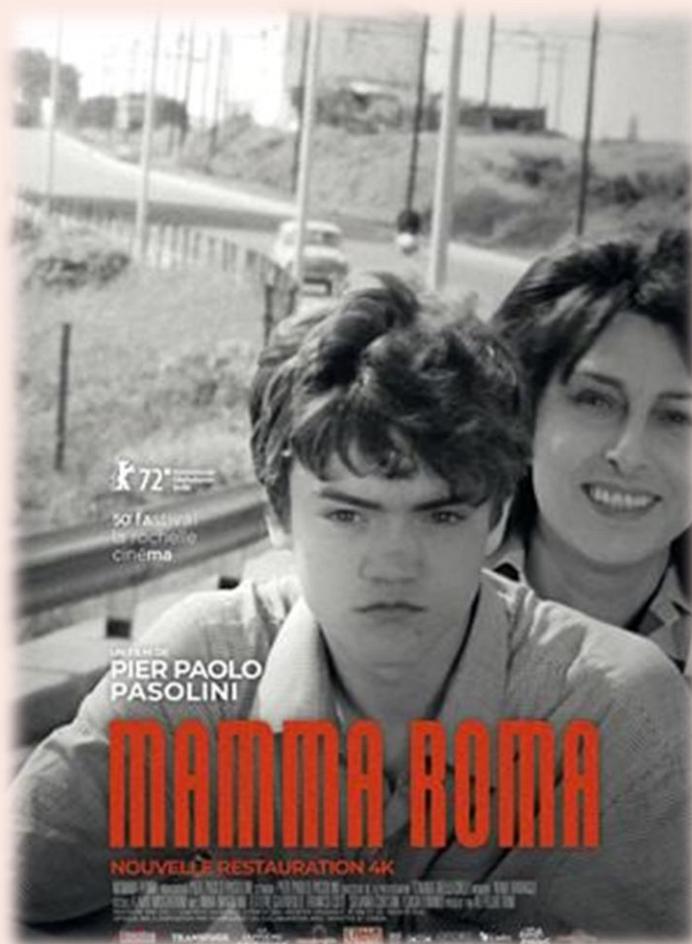
Pasolini devient réalisateur de cinéma à près de 40 ans. Son premier film “Accatone” est un remarquable coup d’essai. On distingue plusieurs périodes dans la filmographie de Pasolini, d’abord la période dite “romaine” qu’il débute avec Accatone en 1961, puis la période “antiquité” avec L’Évangile selon Saint Mathieu, Œdipe roi, Médée, puis la période de la trilogie de l’amour qui débute avec le Decameron, trilogie qu’il finira par renier, puis sa période de critique sociale avec Théorème, Porcile et son dernier film avant sa mort tragique, l’inclassable et tant controversé Salo ou les 120 journées de Sodome, adaptation du roman du Marquis de Sade, transposé dans la république fasciste de Salo à la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

Comme mentionné par ailleurs, l’un d’entre nous fut animateur de ciné-club dans sa jeunesse et se remémore les débats acharnés sur le thème “doit-on inclure Salo dans un cycle Pasolini ?” La question à 100 balles toujours valide aujourd’hui... Notre position est la suivante : Salo ne peut être vu qu’en comprenant qui était Pasolini et quel message a-t-il voulu faire passer avec ce film. Les écrits corsaires ci-dessus sont des éléments de réponse, ainsi que son roman “Théorème”, qu’il adapta pour le grand écran. Ce film ne figure pas dans notre sélection, mais figurerait sans doute dans un “cycle Pasolini” si nous en gérons un dans le cadre d’un ciné-club et nous fournirions à l’audience une thématique préalable pour placer le film dans le contexte cadrant au mieux avec l’intention de Pasolini... histoire d’amortir un peu le choc...

De manière subjective, voici notre classement des 5 meilleurs films de Pasolini, si tant est qu'on puisse en faire un...

- 1- L'évangile selon Saint Matthieu (1964)
- 2- Accatone (1961) et Mamma Roma (1962) que nous pensons indissociable l'un de l'autre
- 3- Médée (1969)
- 4- Théorème (1968)
- 5- Œdipe roi (1967)











Sin